Document generated on 07/15/2025 3:16 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Coulées de bronze…
Le curetage des monuments commémoratifs à Québec

Michel Doyon

Number 19, Spring 1983

URI: https://id.erudit.org/iderudit/18484ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Doyon, M. (1983). Coulées de bronze… Le curetage des monuments commémoratifs à Québec. *Continuité*, (19), 40–41.

©, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

COULÉES DE BRONZE... le curetage des monuments commémoratifs à Québec

par Michel Doyon

Le monument Champlain, près de la terrasse Dufferin, a fait l'objet d'une restauration en vue des célébrations du 375e anniversaire de la fondation de Québec. Cette opération, décidée par les autorités de la Ville, a été menée par le Centre de conservation et de restauration du Québec (CCRQ). Récemment, la statue de Jacques-Cartier subissait elle aussi un traitement radical qui en a modifié complètement l'aspect et les futures conditions de conservation.

Tout cela a commencé avec le monument Louis-Hébert qui, au cours des dernières années, a connu une tragique aventure en plusieurs épisodes. Démantelé lors du creusage du stationnement de l'Hôtel de ville, il est d'abord réinstallé sans son socle, puis, il y a quatre ans, se voit intégralement reconstitué au Parc Montmorency. Peu après, lors d'un nettoyage inconsidéré, il est aspergé d'une solution acide qui lui cause des dommages catastrophiques. Le CCRQ entreprend alors une restauration très minutieuse qui sauvera le célèbre groupe d'Alfred Laliberté.

Marcel Caillat

Le monument Champlain dans le Vieux-Québec, nouvel aspect.

LE TRAITEMENT

Les restaurateurs durent décaper entièrement les statues au moyen d'un jet de microbilles de verre, obturer les alvéoles creusées par l'acide sur la surface du métal, protéger celle-ci par une couche de benzotriazole, refaire une patine et la recouvrir d'une couche d'incralac, ce vernis acrylique devant être réappliqué tous les deux ans.

Cette technique de restauration se justifiait probablement par l'état déplorable des bronzes de Laliberté; mais est-ce à dire qu'on devrait l'appliquer à tous les monuments de la ville? Une intervention aussi radicale, qui change entièrement leur aspect et leur lisibilité, n'est-elle pas un remède excessif pour des oeuvres qui connaissent une évolution prévue par l'artiste? Que les agents chimiques dans l'air accélèrent de façon très dangereuse leur corrosion normale ou qu'elles soient susceptibles d'être ravagés avant des siècles, la preuve reste encore à faire. Dans le premier cas, des solutions moins extrêmes pourraient certainement être retenues, dans l'autre, il faut faire confiance à l'amélioration et à la découverte de meilleures techniques de conservation dans le futur.

LA PATINE ET L'IMAGE

La corrosion, due aux émanations de chlore et de soufre, crée cette surface plus ou moins verdâtre, ces noircissements et ces taches en reliefs légers. Cette patine ne protège pas nécessairement le métal, mais elle l'habite, comme les différents effets du vieillissement s'incrustent dans un tableau ancien. Dans le cas des monuments de bronze, cette transformation faisait partie de l'avenir de l'oeuvre telle que désirée par les artistes. Qu'il suffise de citer les mots de Napoléon Bourassa lorsqu'il fut consulté à la fin du siècle dernier par l'architecte Taché pour la décoration de la façade du Parlement; en parlant du bronze, il écrit: «Ne pouvant exécuter ces statues en marbre, que l'atmosphère de Québec rongerait, ni en pierre du pays peu propre à ce travail, il vaut mieux adopter la matière la plus digne d'un beau monument public et la plus propre à la statuaire, celle que le temps ne fait qu'embellir au lieu d'occasionner perpétuellement des frais d'entretien». (1)

Les artistes étudiaient les différents alliages pour essayer de prévoir la future coloration sous les effets du temps. Les formes elles-mêmes pouvaient être modelées en fonction des futurs obscurcissements des creux et de l'éclaircissement des bosses. La première patine dont ils recouvraient le monument pour son installation n'avait toujours qu'une fonction temporaire puisque le temps allait faire son oeuvre. D'autres encore préféraient accélérer l'effet et effectuer un lavage à l'acide pour obtenir immédiatement une couche uniforme.

L'OEUVRE ET LE TEMPS

Le célèbre théoricien de la restauration, Cesare Brandi, a plaidé en faveur de la nécessité de conserver la patine et surtout de considérer les oeuvres sur une base individuelle. Selon lui, *«le rôle de la matière doit être compris essentiellement comme support de la représentation. Considérant que l'image est véhiculée à travers les caractéristiques du matériau, comme sa capacité d'évoluer et de se transformer, et que la fonction du matériau est de transmettre l'image au spectateur, le matériau ne devrait jamais l'emporter sur l'image mais bien lui rester subordonnné. Et, du point de vue*

esthétique, la patine est justement la touche impalpable et imperceptible imposée par le temps au matériau qui pour sa part, ne joue toujours qu'un modeste rôle par rapport à l'image. En conséquence, la conservation de la patine est tout à fait légitime, et il n'est pas surprenant que les poètes et les artistes trouvent en elle une source inépuisable d'inspiration. L'enlever c'est faire disparaître l'histoire de l'oeuvre et c'est la fausser. Ces dommages irréparables témoignent de ce qu'une vision empirique des choses dissimulée sous de fausses prétentions scientifiques, peut produire en restauration». (2)

Ces choix de l'artiste et ces effets du temps, nous en bénéficions aujourd'hui et nous devons les respecter. L'argument qui prétend que le *«traitement redonne à l'oeuvre une apparence voisine de celle conçue par l'artiste»* (3) néglige la véritable maturité de l'oeuvre traitée et démontre plus un désir de faire un nettoyage qui la remet à l'état de neuf qu'une volonté de restauration proprement dite. Les restaurateurs admettent qu'il serait possible de stabiliser la couche active de corrosion, de réaliser des interventions localisées et de refaire une patine qui s'harmonise avec le reste de l'oeuvre à ces endroits. Un lavage avec une solution savonneuse, une fois ou deux par année, enlèverait les dépôts laissés par les oiseaux et la pollution de l'air. Cette solution paraît bien supérieure aux restaurations actuelles qui, en plus d'attenter à l'intégrité des oeuvres, semblent devoir engendrer de nouveaux problèmes de conservation beaucoup plus difficiles à résoudre.

(1) Vézina, Raymond. **Napoléon Bourassa.** Montréal: éd. Élysée. 1976. p. 189.

(2) Brandi, Cesare. *Restauration and Conservation* dans **Encyclopedia of World Art.** Traduction libre de l'auteur.

(3) **Muséo Vision.** Québec, automne 1980. p. 19.

Le nouveau siège international d'Alcan au centre-ville de Montréal est une réalisation d'ARCOP, inc.

AU FEU!

Récemment, plusieurs bâtiments importants de Montréal ont été endommagés par des incendies. Il faudrait prendre des mesures d'urgence pour les préserver.

Mark London

L'ancienne académie Saint-Antoine abritait le *Waikiki Tourist Room.* Ce bâtiment de briques construit en 1810 est situé à l'angle des rues de Lagauchetière et Berri.

Mark London

Au coeur de l'ancien **Mille Carré Doré,** une grande maison de pierres grise date de 1895. Sise au 2175, rue de la Montagne, elle hébergeait le *Café Martin* depuis plusieurs années.

Mark London

Une maison en grès rouge, élevée en 1891 et située au 1541 de la rue Sherbrooke Ouest à l'angle du chemin de la côte des Neiges, était la résidence de Robert Stanley Bagg. Son père, l'un des plus grands propriétaires fonciers de Montréal, fut l'un des fondateurs de l'*Antiquarian and Numismatic Society* et un ami de Sir John A. MacDonald.

Cécile Grenier ■